

## **Le soleil ne dansera plus (extrait)**

Marie-Marthe Fortin-D'Argenson

---

Number 60, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5844ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Fortin-D'Argenson, M.-M. (2002). Le soleil ne dansera plus (extrait). *Brèves littéraires*, (60), 77–104.



*Marie-Marthe Fortin-D'Argenson*

MARIE-MARTHE  
FORTIN-D'ARGENSON

*Le soleil ne dansera plus*

*Contexte de l'extrait présenté : Camille*

*Inspiré de la tragique histoire d'une femme mystérieusement disparue dans les années 1930, ce roman dresse le portrait d'une société puritaine et conformiste qui refuse à ses membres tout droit à la différence. La rebelle Camille rejette le joug d'une telle société. Étouffée par sa vie de couple, elle déserte le foyer conjugal, s'accordant ainsi ce droit à la différence. Elle devra le payer cher. Rejetée par les siens, son honneur bafoué, la rebelle s'enfoncera dans un monde plein d'artifices et de pièges, un monde qui ne pardonne pas... Seule la mère de Camille, Milie, ne lui retirera jamais son amour et passera le reste de sa vie à expier l'abandon des autres membres de la famille que la peur du scandale a empêchés d'agir.*

(Chapitre tiré de la première partie d'un roman en cours de rédaction)

Rosemont, été 1930. Sur la table du modeste appartement trônait, comme s'il était le cœur de cet univers étrange, un plateau de fruits talés envahi par une nuée de mouches à fruits qui formait un écran grouillant et grisâtre. Gris était le regard de la jeune femme ; gris aussi était le soir qui tombait lourd et

humide sur la ville. L'humeur de Camille devenait de plus en plus sombre à mesure que le temps se diluait dans l'attente. Il faisait une chaleur étouffante dans la pièce et des lueurs bleutées dansaient dans la poussière qui flottait partout dans la cuisine en désordre assombrie par le clair-obscur du crépuscule. Elle n'avait ni faim ni soif ni envie de quoi que ce soit. Elle attendait. Elle ne savait plus qui ou quoi. Ou plutôt... elle savait qui. Il était presque huit heures et Jérôme n'était pas encore rentré. Tantôt, dans quelques minutes, le coucou sortirait de sa maisonnette de bois et lancerait de sa voix métallique huit « coucous » bien marqués.

Au moment où elle vit la petite porte s'ouvrir et l'oiseau se montrer, elle ne put contenir la vague de rage qui montait en elle au même rythme que les secondes passaient. Elle enleva une de ses pantoufles et la lui lança en hurlant : « Prends ça, maudit coucou ! et ferme ta gueule ! Je n'ai pas besoin que tu me rappelles sans cesse que le temps n'attend pas, lui ! J'ai des comptes à régler. Ce soir, pas demain ! »

L'ombre avait aussi envahi la ruelle sur laquelle donnait la cuisine ainsi que la rue que seule la lumière d'un réverbère timide éclairait faiblement. Au firmament, les dernières lueurs se mouraient dans le bleu sombre de la nuit naissante. Pelotonnée depuis le matin dans son peignoir rose maculé et défraîchi, les cheveux et le cœur en bataille, elle avait passé toute la journée à bercer ses illusions perdues, sa dignité bafouée, ses rêves enfouis sous les dizaines de chemises à repasser et de cols à empeser. Puis, comme si ce n'était pas suffisant, à ses malheurs existants,

elle en imaginait d'autres : toutes sortes de petites bêtes noires qui, comme les termites, font en sourdine, dans les souterrains de l'âme, œuvre de destruction patiente, systématique et impitoyable.

Dans la pièce, il n'y avait qu'elle et Chipie, une grosse chatte tigrée qui l'observait, juchée sur l'armoire. La chatte la toisait avec, dans l'œil, la lueur grise du mépris.

« Ce que tu es bête, Camille Fontaine !, semblait-elle dire. Tu compliques tout. C'est simple pourtant : si tu veux être maîtresse de ton destin, prends le large ! Loin de la tutelle de Jérôme, loin du pouvoir mâle. Tu es une femelle, Camille, ne l'oublie pas. Il te manquera toujours ce petit quelque chose qui, par un abominable décret, soi-disant divin, donne au mâle le pouvoir, la suprématie sur les femelles. Je ne connais rien aux mâles humains, c'est vrai. Mais, en ce qui concerne ceux de ma race, je sais de quoi je parle. Vois-tu, moi, j'ai appris depuis longtemps que tous les matous se ressemblent. Alors, je ne vis pas avec eux et je n'ai donc pas à les servir ni à subir leur loi. Sors d'ici, Camille ! Va batifoler dans les sentiers inconnus où souffle le vent ivre... Jamais plus tu ne voudras revenir sur tes pas. La lune noire me donne des frissons, mais la liberté t'en donnera encore plus ! C'est exaltant, tu verras », lisait Camille, dans le regard énigmatique du félin. Agacée par cet insolent reflet de ses pensées, elle lança vertement : « Tu te crois maligne, hein, sale petite bête ! ».

Se croyant interpellée par sa maîtresse, Chipie descendit de son poste d'observation et vint lisser ses

poils soyeux contre ses jambes. Ce contact animal déplut à Camille. Lui fit le même effet glacial que lui faisait maintenant la main chaude de Jérôme arpentant son corps insoumis. D'une taloche menaçante, elle repoussa la chatte qui disparut avec dignité, en affichant toute l'arrogante indifférence de ceux de sa race.

\* \* \*

La nuit était venue sans qu'elle en prit conscience. Maintenant, elle épiait de ses yeux noirs les mouvements de la rue presque déserte. Sale et noire... comme tout le reste ! Chipie, qui d'habitude étirait ses flancs sur le banc près de la fenêtre, n'était pas là non plus. Fidèle à elle-même, elle avait pris la clé des champs. De l'ombre, surgit une calèche brinquebalante tirée par un vieux canasson qui semblait traîner sous son harnais tout le poids d'un jour trop long. Le cocher avait enlevé son chapeau qu'il avait déposé sur le siège à côté de lui. Sous sa tignasse de cheveux grisonnants, il semblait vieux et aussi accablé que sa bête. Camille ferma les yeux ; puis elle suivit le bruit des sabots et le crissement des roues sur le pavé... jusqu'à ce que le silence retombe lourd et oppressant. « Un vieux canasson... c'est à ça que je ressemble. Voilà ce que tu as fait de moi, Jérôme ! Je suis ton œuvre. Tu voulais que je sois ton ombre... Je serai peut-être ta damnation », songeait-elle, en cherchant à trouver quelque dérisoire soulagement à griffer l'absent de son mépris.

De nouveau, elle était seule dans la nuit noire. Seule avec l'ombre de Jérôme qui louvoyait autour d'elle

dans les brumes opaques de son cerveau détraqué par la colère et la rancœur. Jérôme sur un vaisseau fantôme ! Tantôt proche, tantôt lointain, il lui apparaissait un moment sous les traits de l'homme du monde séduisant qui avait conquis son cœur, pour revenir, l'instant d'après, déguisé en garde-chiourme tyrannique, insensible et prétentieux. Tout se mêlait. La mer devenait désert et le désert se faisait océan. Elle ne distinguait plus rien. Le présent, le passé, l'avenir, liquéfiés, fondus l'un dans l'autre, avaient le même écho, celui de sa propre voix criant sa désespérante soif de liberté et de tendresse dans le vent sec d'un désert sans oasis ou dans le mugissement sourd d'une mer sans rivage. Seule avec ses démons, Camille était perdue au milieu de nulle part. Elle divaguait. Nul port, nulle part pour faire escale !

\* \* \*

L'esprit en feu, le cœur à vif, comment pouvait-elle jeter un regard lucide sur ces ombres mouvantes qui se dérobaient, ce fouillis de souvenirs plus aigres que doux dans lequel elle pigeait au hasard, sans chronologie particulière, les faits et les événements qui l'avaient fait le plus souffrir et qui, sous le masque du quotidien, avaient empoisonné à petit feu leur vie de couple ? Car, du bonheur des premiers temps de leur mariage, il ne restait rien. Rien d'autre qu'un immense vide, qu'un immense gouffre qui cherchait à l'aspirer. Vide qu'elle ne pouvait plus supporter. Gouffre au-dessus duquel elle se penchait dangereusement.

Où étaient donc passées leurs nuits d'étreintes

gourmandes d'où ils émergeaient émus mais jamais rassasiés ? Et les aubes lumineuses où, étoilés d'émerveillement, leurs yeux s'ouvraient au jour encore tout pleins du regard de l'autre ? Où étaient passés les jours où l'attente du miracle renouvelé remplissait chaque seconde de chaque heure ?

Pour l'amour de Jérôme, elle avait tout sacrifié : sa liberté, son indépendance, tout ce qu'elle avait pourtant chèrement gagné par son travail dans une factorerie de Manchester, ville américaine où sa famille avait émigré au début du siècle. Par amour, elle avait quitté les États-Unis et la factorerie où elle travaillait avec sa sœur Julia pour suivre Jérôme et ses propres parents qui rentraient au pays. Au Canada, Camille ne travaillerait pas, avait assuré Jérôme, et elle mènerait la grande vie. L'amour l'avait aveuglée ; elle avait laissé tomber toutes ses barricades.

La belle vie escomptée avait duré quelques années ; en grande partie grâce à Joseph-Émile, le père de Jérôme, qui fréquentait la haute société montréalaise avec laquelle il entretenait d'étroites relations, chance inespérée dont le nouveau couple n'avait pas manqué de profiter.

Maintenant, le bonheur avait déserté. Ils n'avaient pas su le préserver. Tous ces petits gestes complices qui cimentent, au fil du temps, l'union des âmes et des corps avaient, sous la fatigue et l'habitude, les exigences du quotidien et les folles sorties, eu l'effet contraire : ils avaient brûlé l'oxygène nécessaire à l'amour. À présent, la jeune femme se desséchait comme ces fruits talés, là sur la table, dans leur

plateau poussiéreux. La lumière joyeuse, qui donnait à ses yeux leur éclat de perle précieuse, s'était noyée au fond des verres de whisky ou s'était envolée dans la fumée des cigares et des cigarettes dont elle avait appris à apprécier le goût dans les nombreuses soirées mondaines où ils étaient conviés. Dans ce monde exclusif et extravagant, Camille se sentait comme un poisson dans l'eau. Éblouie par l'élégance des dames et la galanterie des hommes, elle adorait ces rencontres où elle pouvait se pavaner dans d'élégantes toilettes à la mode, où elle sentait courir sur son corps le regard dévorant des mâles mis en appétit par ses formes généreuses. Ce qui, parfois, lui attirait les foudres de Jérôme. Un soir où ils se préparaient à sortir, il l'avait outrageusement provoquée.

« Tu ne vas pas mettre ta robe rouge, j'espère, et te grimer comme une catin, lui avait-il hurlé. Le rouge, ça manque de classe ; c'est criard et vulgaire. Une femme distinguée ne s'affiche pas comme une danseuse du Gayeté.

— Tu es déjà allé les voir, pourtant. Et tu ne tarissais pas d'éloges...

— C'est pas la même chose !

— Ah ! c'est ce que tu crois. Et toi ? Tu ne vas pas faire la roue autour de toutes les donzelles qui seront à tes pieds, je suppose ?, avait-elle riposté, cinglante.

— Ta jalousie te fait dire n'importe quoi. Tu deviens insupportable », avait-il laissé tomber, en s'éclipsant.

Elle était apparue poudrée, fardée, portant la superbe robe rouge tant exécrée de son mari. Une robe au décolleté profond qui moulait son corps à la perfection. Juchée sur des souliers à talons, de véritables échasses qui l'obligeaient, bien malgré elle, à un certain déhanchement, elle avait fait sensation auprès des hommes et s'était attiré les regards et les commentaires outrés de quelques vieilles bigotes prétentieuses et grimaçantes de jalousie.

« Mon cher Jérôme, vous devriez interdire à votre épouse une telle tenue... c'est dégradant », lui avait soufflé à l'oreille la femme de l'un des associés de son père.

« Elle ne portera pas cette maudite robe de sitôt ! Comptez sur moi, Henriette », avait-il répliqué avec assurance.

Aussi rouge que la fameuse robe, Jérôme, ce soir-là, s'était montré plus furieux que lors de leurs autres disputes. Elle avait défié son autorité ; il s'était senti humilié, ridiculisé face à la bonne société. Et, si elle avait, comme c'était son habitude, recherché la confrontation, elle allait être servie et devrait payer cher son impertinence.

Pourtant, Jérôme avait un peu couru après sa déconfiture : il ne comprenait pas que chacune de ses interventions malheureuses était comme une griffure à la féminité, à la dignité de sa femme, contribuant ainsi à les éloigner l'un de l'autre un peu plus chaque fois. Il ne se gênait pas non plus, depuis leur mariage, pour courtiser toutes les femmes qui, lors de leurs sorties

mondaines, tombaient sous son charme comme des mouches engluées par sa toute bourgeoise courtoisie. Lors de confidences fraternelles, Camille s'en était ouverte à sa sœur : « Ce qui m'enrage, disait-elle, c'est qu'il flirte ouvertement avec toutes les nanas que nous rencontrons. Ce petit jeu l'émoustille, prétend-il ; et le bouquet, tiens-toi bien, c'est moi, paraît-il, qui en bénéficie. Quel mufle ! Au début, il savait se faire pardonner, mais la mort du petit a tout changé... comme si j'en étais responsable. »

Camille n'avait rien compris, elle non plus, des inquiétudes de son mari. Non seulement elle le rendait ridicule et mal à l'aise en affichant un total mépris des conventions sociales, elle négligeait aussi sa maison et, fait encore plus inquiétant, elle démontrait un goût démesuré pour la vie mondaine, l'alcool, la cigarette et les jeux de séduction. Préoccupé, Jérôme rageait d'impuissance devant tant de désinvolture. Car, suivre les humeurs de Camille était aussi périlleux que de s'embarquer sur une mer tempétueuse et changeante : on ne savait jamais de quel côté soufflerait le vent. Ainsi les réprimandes, les paroles acerbes, les reproches de Jérôme, agacé par les excentricités de sa femme, faisaient-ils grimper celle-ci sur ses ergots comme un coq prêt à laisser toutes ses plumes sur le champ de bataille plutôt que de faire quelque compromis. Jérôme se montrait parfois dur et cinglant. Ses propos, coups de dents incisifs et cruels, laissaient alors une marque indélébile dans l'âme de Camille qui se faisait un devoir de ne rien oublier. Son cœur ulcéré n'en finissait plus de lécher ses plaies sans jamais les laisser se cicatriser.

Avec quelle hargne et quelle ferveur elle mijotait quelque vengeance !

Au fil du temps et des événements, l'ennui et la désillusion étaient venus dans l'âme de Camille. Leurs fréquentes querelles et le décès de leur unique enfant avaient balayé ce qui restait de tendresse et de passion. Ne restait que le vent dur soufflant la tempête sur une mer d'incompréhension et d'amertume. Anéantie, Camille se retrouvait au creux de la vague, ballottée comme une épave par des flots furibonds. La maternité l'avait démolie physiquement et moralement, la mort du bébé lui avait donné le coup de grâce. Les exigences de Jérôme confrontées à ses propres excès, à ses aspirations de liberté, à sa passion démesurée pour le risque et les situations équivoques avaient transmuté leur quotidien en tyran impitoyable. Un tyran dont ils ne s'étaient pas méfiés et qui tuait perfidement les êtres imprévisibles et exaltés de la trempe de la jeune femme.

\* \* \*

Elle n'avait pas allumé. Était-ce pour ne pas effrayer le silence devenu complice de la solitude torpide dans laquelle elle semblait se complaire et se perdre ? ou pour ne pas voir le désordre de cette maison et celui de sa vie ? Peut-être les deux. Pourtant, il aurait suffi de quelques heures pour mettre de l'ordre dans la maison. Mais elle n'en avait pas envie ; toute cette poussière partout, l'évier qui croulait sous des piles d'assiettes, les vêtements qui encombraient chaises et fauteuils, tout lui rappelait son oisiveté et l'univers chaotique dans lequel son inertie l'avait

plongée ces derniers temps et qui lui attirait presque chaque soir les foudres de Jérôme.

« Il ne manque plus que les coquerelles ici ; cette maison est une porcherie... qu'as-tu fait de ta journée ? », lui criait-il en rentrant de son travail, exaspéré par ce qu'il croyait être un impardonnable laisser-aller.

« Je... c'est à cause du bébé...

— Le bébé est mort... il est grand temps que tu reviennes de ton île de rêves, de lubies et de folles obsessions. Retombe sur terre, bon Dieu ! Le bébé est mort, Camille ! mort, tu entends ?

— Mort par manque de soins, dis-le donc ! comme tu as coutume de le faire... hurlait-elle sauvagement, une lueur rouge dans l'œil.

— Je vais demander à Régine de venir te donner un coup de main, se contentait-il de soupirer, dépassé qu'il était par l'attitude étrange de Camille. »

Oui, quelques heures... seulement quelques heures... ou quelques jours... et chaque chose pourrait retrouver sa place. Cependant, qu'en serait-il de sa vie ? Un capharnaüm où elle avait entassé pêle-mêle les temps forts, les temps faibles, les temps morts, et dans lequel joies, déceptions, amertume, désenchantement, mal de vivre, s'enchevêtraient depuis l'enfance dans un réseau tordu et compliqué dont elle-même ne mesurait ni l'ampleur ni la portée tant il avait été occulté par sa fureur de vivre, son acharnement à gagner sa liberté et son indépendance.

Un capharnaüm habité par des démons invisibles qui agitaient dans l'ombre leurs épouvantails semant la confusion dans son esprit dominé par l'orgueil et l'entêtement et dans son corps anéanti par une intolérable souffrance.

Aveuglée par le ressentiment et lasse de l'attendre, elle attribuait tous les torts à son mari : Jérôme n'avait rien compris. Il n'avait surtout pas compris que la tourmente qui avait soufflé sur leur vie avait aussi soufflé toutes flammes en elle. « Ah ! Jérôme ! je t'aimais pourtant. Démesurément ! Trop peut-être... Souviens-toi de ce jour où tu m'as dit, en faisant mine de plaisanter, bien évidemment : "Ma chérie, j'ai peur d'avoir allumé un incendie que je ne saurais éteindre". Pourquoi, bon Dieu, fallait-il que tu prononces ces paroles maladroites ? Mon amour te faisait-il si peur ? »

Ces mots, en apparence anodins, avaient jeté sur l'ardente Camille une douche froide dont le souvenir lui revenait, ce soir, aussi amer qu'à ce moment-là. « Quel gâchis ! Tu as si bien éteint l'incendie qu'il ne reste que des cendres... froides et grises comme mon ennui d'être ici, ruminait-elle. Et maintenant, si tu crois que je vais passer ma vie à t'attendre, à subir tes reproches et ta loi, si tu crois que tu vas me tenir en laisse comme Paul-Henri tient ma sœur Régine, tu te trompes, Jérôme. Vivre comme une carmélite ? Jamais ! tu entends ? »

\* \* \*

Cette journée, comme tant d'autres depuis la naissance et la mort du bébé surtout — c'est là que tout avait chaviré —, s'était étirée en une languissante espérance que quelque chose ou quelqu'un viendrait la tirer de l'impasse qui la menait vers l'immense gouffre dans lequel elle sombrerait inévitablement, un jour ou l'autre, s'il ne se passait rien. Partagée entre le remords, le doute et la rancœur, elle se sentait tantôt coupable, tantôt victime des circonstances, tantôt flagellée par les mots assassins de Jérôme : « mère dénaturée, mauvaise mère, femme irresponsable, allumeuse... » Indignée et meurtrie par des reproches constants et accusateurs qu'elle croyait injustifiés, elle suffoquait, tournait en rond dans cet espace rétréci toujours le même, cherchant une sortie comme ces grosses mouches qui se butent constamment aux carreaux, étourdies par leur propre vol. « Tant de rêves, tant d'espoir, tant de soif pour une si petite vie », pensait-elle. C'était trop exiger d'elle. Comment avait-elle pu s'en contenter jusqu'ici ?

Ça faisait des jours qu'elle vivait ainsi comme une automate. Sans passion autre que celle de nourrir sa colère et sa mélancolique torpeur. Le regard noyé dans les eaux noires et inquiétantes d'une sorte de paranoïa destructrice. À travers ses crises de rage et ses désirs de vengeance, à peine une étincelle d'espoir, un moment d'abandon ou d'apaisement, l'instinct de survie quoi, se manifestait-il de façon sporadique, comme une lueur fugace ou un mirage aux confins de son désert. Entre deux soupirs, il lui arrivait quelquefois de lancer un appel discret à Milie, sa mère, qu'elle avait tant de fois rabrouée et contestée.

« Voyons, maman, disait-elle en ce temps-là, vous prenez les choses de trop haut... vous faites un drame avec un rien... » Ce soir, Milie pourrait déclencher toutes les alarmes de la ville et échafauder tous les drames que son imagination féconde lui suggérerait, elle ne s'en plaindrait pas. Il suffirait qu'elle soit là. Mais sa mère était loin... beaucoup trop loin pour accourir à ses moindres cris et faire tomber le « mauvais vent » comme lorsqu'elle était enfant.

Aujourd'hui, pas plus qu'hier, il ne s'était rien passé. Et Jérôme n'était toujours pas rentré. Elle était lasse de tout ; l'attente lui semblait une interminable et inutile halte sur une route sans issue. « Si seulement il essayait de comprendre... », se répétait-elle. Mais non ! Son cher époux, « un mari modèle », disait Milie, ne demandait pas la lune. Il rêvait seulement d'une gentille petite femme, distinguée, pleine de prévenances, soumise, aimante, dévouée, toujours prête à le servir et à lui donner une trêlée d'enfants. Le portrait tout craché de ce qu'avait été sa sainte mère. Celui aussi de la douce Régine dont Paul-Henri vantait sans cesse la conduite exemplaire, le sens du devoir et le respect des conventions sociales.

Camille avait son île. Et d'autres rêves. Probablement trop obscurs, trop éthérés pour Jérôme. Aux antipodes des siens ou, en tout cas, très différents. Il n'y comprenait rien. Accrochée à ses nuages, Camille volait trop haut et trop loin, hors de son contrôle, dans des sphères ténébreuses qu'il ne connaissait pas. Dans son île de vents doux et de tempêtes, elle pouvait faire la pluie et le beau temps et errer à sa guise sans qu'on lui mette constamment des bâtons dans

les roues ; elle allait s'y réfugier chaque fois qu'on voulait la mettre au pas, car elle puisait là l'essence même de son existence. Pourquoi fallait-il qu'on lui rogne les ailes pour lui en interdire l'accès ? qu'on la force à voler en rase-mottes ou à rester rivée au quai ? alors que tout était si beau vu d'en haut, si plein de grâce et d'harmonie.

\* \* \*

Ça ne datait pas d'hier ses mouvements de révolte et ses comportements excessifs. Le tempérament fougueux de Camille avait toujours été pour ses parents un sujet de grandes préoccupations et provoquait chez eux, encore aujourd'hui, beaucoup de questionnements et d'inquiétude. Philémon était un bon père, plutôt conformiste et sévère, mais compréhensif tout de même ! Du haut de son autorité, il intervenait à sa façon : « Tu as trop d'imagination... les rêves ne mènent nulle part... le ruisseau ne deviendra jamais océan, ma fille », lui disait-il, quand il la surprenait à rêvasser. Ou encore : « Tu t'emballes trop, un cheval qui prend le mors aux dents voit rouge et devient dangereux autant pour lui que pour les autres », soutenait-il, quand elle se cabrait comme une jeune poulliche. Quant à la douce et débonnaire Milie, elle avait tendance à trop juger sur les apparences et, parfois, accordait aveuglément sa confiance. Ainsi s'était-elle laissée berner au début par l'enfant et plus tard par la jeune fille. Cependant, tous les deux, ils avaient compris depuis longtemps que Camille vivrait sa vie dangereusement, qu'elle n'accepterait jamais de vivre comme les jeunes fille de son époque. Elle était trop

avide ; elle voulait tout... tout pour elle... sans partage et tout de suite ! Même lorsqu'elle était encore toute petite, elle recherchait sans cesse la confrontation pour obtenir ce tout insaisissable qui se dérobait. Un refus déclenchait inmanquablement des bouffées de colère auxquelles succédaient les assauts contre les murs — qu'elle frappait de ses poings et de son front jusqu'à ce que le sang jaillisse parfois — et les fugues annoncées.

« Je m'en vais, disait-elle, en faisant la lippe, sa petite valise à la main. Personne ne m'aime ici.

— Oh ! Oh ! mam'zelle s'en va... et où donc cette fois ? », questionnait Germain, l'aîné, pendant que Julia et Régine riaient à gorge déployée et que les plus jeunes ouvraient de grands yeux étonnés ne comprenant rien à cette comédie.

Voyant qu'on se moquait d'elle, elle reprenait sa petite valise et remettait tout dans les tiroirs, dans le désordre le plus total, bien entendu.

Camille était prête à toutes les comédies pour obtenir ce qu'elle voulait. Et si on lui refusait l'objet de ses désirs, elle savait qu'elle n'aurait qu'à hurler pour voir sa mère accourir.

De temps à autre, Milie, angoissée, à bout de ressources, en soufflait un mot à son mari : « Avec elle, on ne sait jamais sur quel pied danser... et je ne comprends pas cet acharnement qu'elle met à se faire mal. Tu y comprends quelque chose, toi ?

— Ouais... peut-être que tu vois les choses pires

qu'elles ne sont en réalité. Elle est encore jeune... Prends patience, elle a le temps de changer. Peut-être bien que tu tolères trop ses crises », hasardait-il avec circonspection, ne trouvant rien d'autre à dire.

Au fond, Camille avait si peu changé au cours des ans. Elle avait seulement baissé pavillon un certain temps ; s'était laissée amadouer par le mariage. Mais il ne fallait pas s'y tromper : tôt ou tard, la rebelle ressortirait ses griffes.

\* \* \*

Ce soir, la rétive Camille renouait avec son passé. Peut-être arriverait-elle à démêler l'écheveau déboîné de sa vie, à faire le ménage... Oui, mais par où commencer ? Des années de son enfance, tantôt insouciantes, tantôt houleuses et décrites par Milie comme des années difficiles où elle transgressait continuellement l'ordre établi à la maison ou à l'école, de la fillette colérique qui se frappait la tête contre les murs ou qui faisait sa petite valise chaque fois qu'on la réprimandait, elle se souvenait peu. Ou peut-être ne voulait-elle pas se souvenir ? Tout ça paraissait si anodin, enfoui sous les cendres du temps, qu'elle ne fouillerait pas dans ces décombres-là pour tenter d'appriivoiser ses vieux démons.

Si le temps avait érodé bien des souvenirs, par contre, Camille se souvenait avec attendrissement de ces matins de Pâques féeriques où, avec sa mère et ses frères et sœurs, elle attendait le retour de son père rapportant la précieuse eau de Pâques en guettant le

lever du soleil qui, leur avait expliqué Milie, dansait toujours ce matin-là. Il suffisait de se lever à l'aube, avant les premiers rayons. Dansait-il vraiment, le soleil ? Dans les yeux et dans le cœur de Camille, dans ceux de Milie aussi, oui, bien sûr, qu'il dansait !

Elle se souvenait aussi des Noëls qu'on célébrait en grand chez les Fontaine. Elle avait droit, ce jour-là, à une petite gorgée de vin Saint-Georges que Milie servait à chacun dans un verre pas plus gros qu'un dé à coudre. Une coutume que Philémon réprouvait, mais que Milie justifiait ainsi : « C'est pas une petite lichette de vin une fois par année qui va en faire des ivrognes ». Camille tenait de Milie le goût des fêtes somptueuses, des mondanités, du faste. Tout ce qui détournait de la routine l'emballait et l'excitait.

Un événement survenu alors qu'elle avait six ans, l'avait aussi fortement marquée. Elle y pensait ce soir. Ce jour-là, elle avait donné à ses parents des sueurs froides. Ils vivaient à cette époque dans une petite maison sise en bordure de la rivière. C'était au printemps. Les jours précédents, des craquements sinistres avaient annoncé la débâcle imminente.

Ce matin-là, les glaces, dans un bruit infernal, s'étaient fracassées et s'étaient mises à descendre vers le fleuve comme des chevaux fous emportés par on ne sait quelle puissance diabolique sur des eaux noires et lourdes. Puis, ce qui devait arriver était arrivé : un embâcle s'était formé en amont du village. Une muraille de glaçons, hérissée en montagnes russes vers le ciel doux, avait bloqué le courant et fait

grimper les eaux à quelques centaines de pieds de la butte surplombant la rivière. Sur le plateau était construite la maison de Philémon. La rivière, à pleine *écoule*, affichant avec ostentation sa dangereuse présence, les parents avaient bien averti les enfants de ne pas s'en approcher. Mais comment résister à l'attrait qu'exerce un pareil spectacle sur une petite fille qui boit déjà à grandes goulées de rêves l'eau libre qui vient de se frayer un chemin à travers l'embâcle et qui s'en va en faisant un magistral pied de nez aux riverains incapables de la dompter ?

Fascinée par la scène, la petite Camille s'était faufilée en douce par l'étroit sentier qu'empruntaient les vaches pendant l'été pour aller boire à la rivière. Elle était descendue jusqu'à une petite anse qui s'était formée dans une dépression et qui, dès le mois de mai, disparaissait derrière le rideau verdoyant des saules et des peupliers, un lieu que les bêtes affectionnaient particulièrement durant les grandes chaleurs. Normalement, l'eau y était peu profonde ; mais avec cette crue subite, l'endroit s'avérait dangereux pour une si jeune enfant.

Quand Milie et Philémon l'avaient aperçue, la fillette était là devant les eaux avec de grands yeux émerveillés, scrutant le ciel naufragé au fond de l'anse. L'océan pour la petite ! Comment attraper de ses menottes maladroitement ce nuage blanc qui folâtrait tout au fond ? ou ces roseaux qui se berçaient au ras des eaux, si près et si loin à la fois de son visage ? Philémon, le souffle coupé, s'était arrêté net ; Milie, quant à elle, s'était approchée à pas de loup pour ne pas surprendre l'enfant. Un geste brusque et c'eût été la

catastrophe. Toute remuée, elle avait pris la petite par les épaules et l'avait collée contre ses jupes. Celle-ci, ne manifestant aucune surprise de les voir là, avait plutôt pointé du doigt les eaux agitées poussées par un courant vigoureux.

« Regardez, avait-elle dit, tout excitée ! La rivière marche... elle s'en va... Un jour, quand je serai grande, je vais m'en aller moi aussi. Loin... loin... comme la rivière. Vous savez, elle me raconte des histoires, la rivière... et j'aime ses histoires », avait-elle ajouté, en se tortillant d'un plaisir évident.

Milie, ne sachant que répondre, s'était contentée de l'entraîner en lui murmurant à l'oreille :

« Viens... et surtout ne redescends jamais ici toute seule ; tu es trop petite. Demande à Julia et à Régine de venir avec toi. Mieux encore, tu peux, en regardant par la fenêtre, écouter tout ce que raconte la rivière. Tu sais, les fenêtres ont de grands yeux et de grandes oreilles... Alors, il suffit de regarder et d'écouter... tu comprends ? »

Si Milie s'était montrée d'une patience désarmante ce jour-là, Philémon, lui, avait dû faire des efforts inouïs pour s'interdire de donner à l'audacieuse fillette une fessée bien méritée. Ce que Milie n'aurait pas manqué de réprover. La capricieuse enfant n'étant, après tout, qu'une rêveuse à qui la rivière racontait des histoires.

« Des histoires ! la rivière raconte des histoires ! tu gobes ça, toi ? avait-il dit à Milie, qu'il jugeait un peu naïve.

— On ne tue pas les rêves d'une enfant, même s'ils nous font peur », avait répliqué Milie d'une voix à peine audible.

Philémon avait cru bon de ne pas intervenir avec plus de sévérité, mais il avait été clair : cette enfant, pas plus que les autres, ne devait gagner sur eux. Il avait tout aussi clairement indiqué à Milie qu'elle était beaucoup trop tolérante. Nuée sombre qui les avait laissés tous les deux songeurs.

\* \* \*

Cet épisode de son enfance, tant de fois raconté par Milie, et que Camille aimait évoquer devant ses amis et devant Jérôme, l'attendrissait chaque fois qu'il lui revenait à la mémoire. Ce soir, il lui montrait aussi la femme qu'elle était devenue et la trajectoire qu'emprunterait sa vie désormais. Personne ne la tiendrait en laisse. Elle conduirait une auto, s'habillerait et se coifferait comme ça lui plairait, fumerait si elle en avait envie, danserait jusqu'au petit matin, accepterait ou refuserait l'homme, ferait tous les péchés qu'il lui plairait de faire. C'était son droit de femme libre. Libre comme les eaux de la rivière. Elle en avait décidé ainsi et Jérôme n'aurait qu'à ravalier sa hargne et sa déception d'avoir choisi sur l'échiquier la reine récalcitrante au lieu du pion docile et serviable.

« Qu'importe qu'il me traite de "fille du diable" ou de "mère dénaturée", je m'en fiche ! Le pauvre homme, il s'est trompé ; il a pigé le mauvais numéro, ruminait-elle en son for intérieur. Il va apprendre à ses dépens que sa Camille n'a jamais rien eu ni d'une

mauvaise mère ni d'une servante ! C'est une reine et elle exige qu'on la traite comme telle ! Ses belles manières, ses gentillesse, tous les paradis qu'il a fait miroiter à mes yeux n'étaient, en somme, que des leurres pour mieux me conquérir et assurer son pouvoir sur moi, "sa plus belle prise", l'ai-je entendu dire à ses amis, un soir. Il est temps qu'il réalise que le poisson ne mord plus. Sa "plus belle prise" a la bouche trop sensible maintenant. »

Bien sûr, elle exagérait. Et elle le savait. Jérôme n'était ni mieux ni pire que les autres hommes de son temps. Les hommes des années trente où l'épouse devait garder « sa place », c'est-à-dire dans l'ombre et sous la tutelle de son mari.<sup>1</sup> Camille ne pouvait tolérer de vivre sous le joug de quelqu'un. Quel qu'il soit ! Elle n'avait plus envie de lui apporter son journal à table le souper terminé. Plus envie de déposer sur le lit ses vêtements choisis avec soin, prêts à enfiler, tout ce qu'il avait vu faire à sa mère avec amour, du temps qu'elle vivait, des habitudes qu'il voulait voir perpétuer par sa femme. Cette étape était révolue. Personne ne lui dicterait plus sa conduite. « C'est d'une nurse qui le chouchoute dont il a besoin », avait-elle confié, un jour, à Régine. Cette dernière s'était montrée scandalisée de découvrir que Camille avait si peu changé et qu'elle était si peu dévouée à son époux. Elle s'était fait un devoir de la sermonner sévèrement.

---

<sup>1</sup> C'était à l'époque où une loi votée en 1866, et toujours en vigueur, attestait la déchéance légale des femmes canadiennes dès qu'elles prenaient mari. En effet, jusqu'en 1931, la femme canadienne ne pouvait garder son salaire ou un héritage reçu, ni être la tutrice de ses enfants. Le mari était le gardien de sa femme et des biens de la communauté.

« Tu as juré amour, fidélité et soumission à ton mari au pied de l'autel. Où avais-tu la tête ce jour-là ? Si j'agissais comme toi avec Paul-Henri, ça irait mal, j'en suis convaincue. Dépêche-toi de changer ton fusil d'épaule... sinon, avec tes idées folles, tu vas te retrouver à la rue... ou en enfer. Tu vas gaspiller ta vie, Camille.

— Toi, tu es une vraie femme... comme Jérôme les aime, comme ton cher Paul-Henri les aime, lui aussi ! Tu préfères occulter tout ce qui n'est pas le petit univers de ton dieu et étouffer ta propre voix pour n'écouter que la sienne... C'est ton affaire, Régine, mais épargne-moi tes sermons ! Que j'aille en enfer et Jérôme ne suivra pas loin derrière, ça, je te le jure ! Ce sera ma consolation. Un jour, tu comprendras peut-être... »

La voie de la rébellion dont Camille s'était écartée pour Jérôme, elle la reprenait à cause de lui, cette voie périlleuse dût-elle la conduire en enfer. S'évader à tout prix ! Par le trou de la serrure s'il le fallait ! Détaler sous son nez comme le lièvre traqué... Telles étaient les sombres pensées que lui inspiraient, ce soir, les esprits malicieux qui hantaient les lieux.

\* \* \*

La nuit s'était installée pour de bon et Jérôme n'était toujours pas là. Elle jeta un châle sur ses épaules et sortit sur la galerie. La nuit était magnifique. Décidée à marcher un peu, elle fit quelques pas vers la ruelle. Il n'y avait pas âme qui vive. Vu l'heure tardive, le champ derrière la maison, que les gamins,

d'habitude, prenaient d'assaut chaque soir, était vide. Il n'y avait dans le ciel noir que ces étoiles immobiles qui semblaient l'inviter : « Viens donc nous rejoindre, rebelle Camille ! Nous te ferons une place grande comme la galaxie et tu auras tous les ciels de l'univers pour courir à ta guise, louve prise au piège dans la maison de celui qui, un jour, au pied de l'autel, s'est constitué ton maître. » Elle sourit à cette idée. Oui, elle aimerait bien courir tous les mondes de l'univers. Jérôme n'avait-il pas dit un jour qu'ils feraient ensemble le tour du monde ? Seules les étoiles semblaient se souvenir de toutes ses promesses de beau séducteur. Et ce soir, Camille aimerait bien se venger un peu en repiquant sur l'écran céleste toutes les étoiles... selon un plan précis et un peu malicieux, bien entendu. « Repiquer les étoiles... quelle drôle d'idée ! », pensa-t-elle. Oui ! elle dessinerait avec celles-ci la face de lune de Jérôme, montrerait au monde le vrai visage de Jérôme, oublieux, égoïste, tyrannique, roucoulant autour de tout ce qui portait jupons. Et il n'y pourrait rien ! Elle aurait la main haute sur sa vie et il aurait fini de la mener par le bout du nez. Elle apprivoiserait la nuit, se rendrait maîtresse de l'ombre, les dominerait tous : Jérôme et son père, Joseph-Émile — ce cher Joseph-Émile, tout de même, il n'y avait que lui qui la traitait en princesse —, Paul-Henri, son beau-frère, et tous ces hommes qui faisaient la courbette devant elle dans les élégantes soirées où ils avaient, grâce aux nombreuses relations de Joseph-Émile, l'honneur d'être invités. Invitations qui, la plupart du temps, débutaient ou se terminaient par une crise, soit de la part de Camille, soit de la part de Jérôme. Chacun voulant

exercer son pouvoir sur l'autre tout en étant le pôle d'attraction de la soirée.

Ainsi, leurs fréquentes querelles à propos de tout et de rien avaient-elles fini par résister un peu plus chaque jour à toutes les tentatives de séduction de Jérôme et aux efforts plutôt tièdes de Camille pour éviter le dérapage de leur vie de couple. Rien n'allait plus.

Après avoir ruminé pendant des mois, ce soir, elle déclarait forfait et la guerre à tous les hommes. Elle les poursuivrait, les attaquerait dans leurs retranchements, éprouverait à la limite extrême son pouvoir de séduction, les subjuguerait par ses regards pleins de volupté, puis, à la fin, se donnerait ou se refuserait selon son bon vouloir. Serait la reine de Saba, Cléopâtre, madame Bovary... Indifférente au fait que Jérôme, lui, ne désirait qu'une simple femme qui s'occuperait de lui, de la maison, des enfants qu'il voulait ; indifférente au fait qu'elle était une femme et qu'elle partait perdante, prenant peut-être, en jouant à ce jeu perfide et dangereux, un billet pour l'enfer.

Après des jours, voire des mois d'errance, le bateau chavirait ; des oiseaux de feu attisaient les flammes d'une colère trop longtemps contenue. Il flambait dans la nuit d'été sans qu'elle n'y puisse rien. Et ce feu n'allait pas s'éteindre de sitôt ! Une seule issue : ils flamberaient tous à leur tour avec leur conformisme bigot. À commencer par Jérôme... Et ce serait la délivrance... Tout agonisait, ou était déjà mort dans cette maison : la mère, l'enfant, la lumière, la foi... Ne restait que la femme qui venait de décider de ne pas mourir.

Le coucou sonna les douze coups de minuit. Le frais de la nuit la fit frissonner. Elle entra. Pensa à Jérôme... Où était-il à cette heure tardive, Jérôme ? Dans quels bras trouvait-il amour et consolation ?

« Tu peux courir, Jérôme... ici, ton chien est mort ! »